Le magazine qui permet aux précaires d'ouvrir les yeux du lecteur sur leur réalité kafkaïenne, le réalisme de leur lutte et leur irrépressible humour !

DOUCHE FLUX magazine

n° 15 – Printemps 2016 2€

Avec le soutien de
Met de steun van
cera samen investeren in welvaart en welzijn s'investir dans le bien-être et la prospérité

Je ne demande pas la pitié ! > P. 3

« Malgré le fait qu'il est possible de passer un sas avec un logo PMR, vous vous trouvez devant les escaliers ! »

Photo : Aube Dierckx

Maisons modulaires. > P. 8

« Bois de récup pour les poutres, scie à main ou à vélo, chignole, vis d'assemblage, cartons de récup pour les murs »

Appel aux bénévoles > P. 12

Éditorial

Notre rédaction a reçu cette lettre anonyme et très poignante d'une maman qui se bat pour ses enfants.

Connaissez-vous cette dame âgée qui est sans abri depuis des années et « squate » sur la place Fernand Cocq ? J'aimerais partager avec vous cette incroyable rencontre…

Tout d'abord, pour être honnête, je dois avouer qu'avant de parler avec cette dame, j'avais beaucoup de préjugés sur les sans-abri en général. Je n'arrivais pas à les comprendre. Comment pouvez-vous en arriver à un tel stade ? Cela faisait moins d'un an que j'habitais sur la commune d'Ixelles, et je voyais cette dame au moins trois fois par semaine sans la regarder. Même quand elle me demandait une cigarette, je faisais semblant de ne pas l'avoir entendue et je passais mon chemin, j'évitais même son regard !!! Jusqu'au jour où des jeunes lui ont jeté des canettes vides, des pierres et l'ont insultée. Je ne sais pas ce qui m'a pris, mais je me suis interposée, vu que personne ne bougeait. Je leur ai demandé gentiment d'arrêter car il n'y avait rien de marrant à lui faire subir de tels actes. Ils m'ont moi-même insultée et sont partis. J'ai demandé à cette dame si elle allait bien et elle m'a juste répondu « merci ».

Les jours qui ont suivi, j'ai beaucoup pensé à elle et de temps en temps, j'allais lui apporter de la soupe bien chaude, des vêtements et des couvertures. Je ne voulais plus faire partie de ces gens qui étaient sans cœur, des gens qui l'insultaient, rigolaient, se moquaient d'elle. J'essayais de communiquer avec elle, mais elle ne me parlait jamais. Elle restait assise à côté de moi

suite p. 2

suite édito

pendant deux à cinq minutes, pour partir ensuite sans un mot.
Un jour, je n'avais pas le moral. Je suis partie chercher deux cafés et me suis assise à ses côtés. Elle ne me parlait toujours pas, ni un regard. Je ne la blâmais pas, car il y a quelque temps, je faisais la même chose. J'ai commencé à lui sortir tout ce que j'avais sur le cœur : que je ne parle plus à ma mère et à ma sœur depuis que mon père est décédé il y a neuf ans. Ma mère a porté plainte contre moi pour maltraitance sur mon fils aîné. Tout ça parce qu'elle le voulait pour elle. Elle m'a toujours détestée et son seul but était de m'anéantir. Bien évidemment, j'ai eu des problèmes avec la justice et dès ce jour-là, elle a atteint son but ! J'étais au plus bas, j'ai déménagé pour protéger mes enfants car j'avais peur que l'on me les prenne. Je n'avais plus d'adresse, je restais du matin jusqu'au soir devant leur école pour être sûre que la police ne vienne pas les chercher. Tout cela pendant huit longs mois. Alors que la juge m'avait assuré qu'on ne me les prendrait pas, car après enquête ils ont bien vu que tout ce que ma mère avait raconté était faux. Mais la peur de perdre mes enfants était bien plus forte que la parole du juge de la jeunesse.
Cette histoire m'a changée à tel point que toute ma vie a basculé. J'ai fait une dépression, je n'arrivais plus à retrouver du travail, j'habitais chez mon ami, car étant au CPAS, je ne trouvais pas d'appartement. J'ai perdu tout espoir et tout cela, à cause de cette femme que j'appelais « Maman ».
Finalement, j'ai trouvé un studio de 30 mètres carrés pour mes deux enfants et moi. C'était très dur, car nous n'avions ni place ni intimité, mais je me consolais en me disant que nous avions un toit sur la tête, que je n'avais pas le droit de me plaindre.
Depuis le décès de mon papa, je me sens seule au monde, seule face au reste du monde. À un certain moment, j'ai arrêté de parler, car j'étais étonnée que la sans-abri soit toujours assise à mes côtés, alors que d'habitude, après trois minutes elle partait. Et le plus formidable, c'est qu'elle m'a parlé et m'a dit : « Tu n'es pas seule, tu as tes enfants », et elle est partie sans un mot de plus. Personne ne m'avait écoutée, mais cette sans-abri m'a redonné l'envie de me battre.
Qui sommes-nous pour juger alors que nous ne connaissons pas leur passé ? Avant de les juger sur leur vie ou leur apparence, il faut un peu réfléchir et se dire que ça pourrait nous arriver aussi, car nous ne savons pas ce que la vie nous réserve.
Avant de juger quelqu'un, mettez leurs chaussures, parcourez leur chemin, vivez leur chagrin, leurs douleurs. Trébuchez là où ils ont trébuché et seulement là, vous pourrez les juger.

J'ai logé un SDF

Décembre 2010, ma compagne de l'époque est étudiante en journalisme. Elle réalise un reportage sur les sans-abris. Alors qu'elle interviewe des SDF dans un centre de nuit, on lui vole son GSM qui se trouvait dans son sac.

Il s'ensuit quelques formalités administratives : déclaration de vol à la police, annulation de l'abonnement GSM…
Il en découle surtout, quand elle arrive dans notre appartement, un gros moment de dépression et de nombreux sanglots. Je pense qu'elle va donc arrêter son reportage, mais elle décide de continuer malgré tout.
Deux jours plus tard, je reçois d'elle un appel (via le GSM d'une amie) : elle vient de rencontrer un couple de SDF âgés avec leur chien et, malgré les déboires qu'elle a connus précédemment avec les sans-abris, elle me demande si on ne devrait pas les héberger pour une nuit.
« Je ne sais pas trop quoi faire, mais c'est toi qui prends la décision », me dit-elle.
Aïe, elle me refile la patate chaude. Je suis devant un dilemme. Moi qui me suis toujours vanté d'être de gauche, me voilà piégé entre mes convictions purement idéologiques et un cas concret où je dois rompre un peu avec mon petit confort. Je dois réagir vite et je donne mon accord. Elle arrive donc le soir avec ce couple de sans-abris et ils me racontent leur histoire touchante.
Ils s'appellent Brigitte et Marcel. Ils vivaient dans un petit appartement, mais le syndicat des propriétaires a décidé de remplacer l'ascenseur et a demandé une somme d'argent assez importante aux habitants de l'immeuble. Malheureusement, ils n'avaient pas les moyens de payer et ont décidé alors de vendre leur appartement. Une fois leur bien vendu, ils devaient le quitter mais, selon eux, l'argent de la vente était bloqué par le notaire pour des raisons administratives. Ils ont alors vécu quelque temps dans un hôtel, mais très vite, l'argent a manqué et ils ont dû quitter ce logement. Ils se sont alors retrouvés à la rue et sans ressources. Brigitte et Marcel ne sont pas allés dans un centre pour SDF car leur chien n'y était pas accepté et ils ne veulent pas s'en séparer. Cela faisait deux jours qu'ils dormaient à la gare du Midi quand ils ont rencontré ma compagne. Une fois les présentations faites et leur histoire racontée, nous partageons un repas.
Pour passer la nuit, nous les logeons dans notre chambre d'amis qui se trouve à l'étage supérieur et qui ne

communique pas directement avec notre appartement. Je décide de fermer à clef la porte de l'appartement. J'ai un peu honte de cette action, mais j'ai peur de ces gens que je ne connais pas.
Le lendemain matin, nous déjeunons tous ensemble. Nous avons tous une dure journée devant nous. Moi, je dois aller travailler tandis que nos amis et ma compagne vont essayer de trouver une solution à leur situation précaire. Au moment de nous quitter, Brigitte annonce que c'était justement l'anniversaire de Marcel la veille. Je vais alors chercher les deux sujets en chocolat achetés pour notre Saint-Nicolas et je les lui offre comme « cadeau d'anniversaire ». Brigitte s'exclame alors que pour l'anniversaire de Marcel il s'est passé, grâce à nous, un miracle et ils nous remercient très chaleureusement.
Ne plus vivre dans la rue pendant une nuit, être accueilli, recevoir une petite attention, c'est ça, son « miracle ». Et moi qui y ai contribué, je me sens tellement ému et heureux !
Au cours de la journée, ma compagne réussit à contacter le CPAS. Ensemble, ils trouvent un logement dans un home pour personnes âgées qui accepte les chiens. Ils peuvent rester là jusqu'au moment où leur situation se régularisera. Nous nous étions promis de garder le contact. Nous sommes allés les voir une fois quelques jours plus tard… une deuxième fois quelques semaines plus tard, et puis plus rien. Par manque de temps ou de motivation peut-être, nous nous sommes perdus de vue, mais cela reste pour moi une expérience très riche et un souvenir impérissable.

S. Loriers

Je ne demande pas la pitié

Jacques Petit est tétraplégique, ce qui ne l'empêche pas de se déplacer dans toute la Belgique. Le transport bruxellois, il connait. Il croyait avoir toutes les ficelles jusqu'à ce jour où il a dû prendre le métro à la station MADOU.

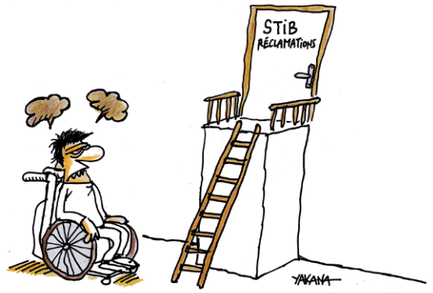


Photo : Aube Dierckx

Écrire cet article après un grand moment de réflexion et un grand ras-le-bol envers la STIB, la goutte qui a fait déborder le vase ! Je vous explique : je me rends chez des connaissances le 27 janvier dernier. On va boire un verre et puis je rentre à la maison. Je me trouve place Dailly et je veux monter dans le bus 29 direction Madou. Il est environ 22h45. Là, les problèmes commencent : la rampe du bus est cassée, mais sur le bus, il y a le logo PMR (personne à mobilité réduite).
Je parviens, avec l'aide de personnes, à monter dans le bus et je descends place Madou pour prendre le métro (je pratique les escalators). Je descends donc dans la station vers les quais, mais pas de chance pour moi, il y a sept possibilités pour changer d'étage : deux escalators montants et les cinq autres sont des escaliers. Malgré le fait qu'il est possible de passer un sas avec un logo PMR, vous vous trouvez devant les escaliers ! Je sonne à la borne de la STIB, j'explique mon problème et je reçois la réponse suivante : « Le service PMR est de 7h à 21h mais pour les PMR, il faut prévenir la STIB 24 heures à l'avance. » Je lui dis que je ne dépends pas de ce service, car pour moi, il n'est pas possible de prévoir 24 heures à l'avance mes déplacements. Il me dit de rester dans la station et que deux agents de sécurité vont arriver. Il est environ 23h30 et les deux agents arrivent et me demandent quel est le problème. Je leur dis que je ne sais pas descendre sur les quais pour prendre mon métro. Ils partent voir et reviennent après avoir constaté qu'il n'y a pas de possibilité pour moi. Je leur dis qu'il y a une solution très simple qui consiste à inverser le sens de l'escalator, car ils ont les clés pour cela. Je le sais, car j'ai eu ce renseignement auprès de deux sociétés qui fabriquent, installent et entretiennent des escalators. Ils m'ont confirmé qu'il n'y avait aucun problème à faire cela. Ils me disent d'attendre et que deux agents sont en route pour nous rejoindre. Une heure passe et ils arrivent et repartent à quatre pour voir. Quand ils reviennent, ils me disent que c'est un problème, mais que le chef va arriver. Leur chef arrive, analyse la situation et me dit : « Voilà, il y a deux solutions : la première, on vous porte à quatre dans les escaliers pour vous descendre sur le quai (j'ai déjà essayé et ma chaise a cassé – une chaise roulante coûte 600 euros). Je dis non merci ! La deuxième solution : on vous porte sur le dos et on descend les escaliers. Je pèse 100 kg, je prends des risques tous les jours ! Je leur dis que c'est trop dangereux. Ils me disent qu'il reste une troisième solution : contacter le grand chef !
Il est 00h32, plus de métro, plus de bus ni de tram… vous avez de l'argent sur vous ? Je lui réponds que oui, un peu de monnaie. « Vous n'avez qu'à vous payer un taxi pour rentrer… et mon chef vous demande de quitter la station » !
Je me retrouve à 1h du matin à Madou sans argent. Je leur dis de téléphoner à leur chef et que je ne quitterai pas la station ! Je ne demande pas la pitié, mais bien un service à la STIB ! Après avoir téléphoné à leur grand chef, le petit chef revient vers moi d'un air hautain et dit : « J'ai pitié de toi et je vais te payer ton taxi et tu peux me dire merci ! » Je vais encore me répéter : je ne demande pas la pitié, mais un service à la STIB !
Je monte dans le taxi PMR qui a été payé, je rentre à la maison et je me dis que je ne peux pas laisser passer ça ! Ainsi que tout le reste : les bus où les rampes ne fonctionnent pas. Les bus sont vérifiés tous les jours, peut-être l'huile, mais pas les rampes. Parfois, c'est le chauffeur qui me dit : « On a appris à conduire un bus mais pas à faire marcher la rampe. » Je leur explique comment ça fonctionne et là, je me pose une question à chaque fois que je me déplace avec la STIB : que serait ma mobilité si je n'étais pas un battant ? Une personne avec beaucoup de caractère ? Je ne me déplacerais pas si souvent, je resterais enfermé chez moi et ce n'est pas une solution. On a tous le droit à la mobilité (un petit clin d'œil a Jimi, une personne à mobilité réduite qui habite dans mon quartier et qui m'a appris à descendre et à monter les escalators).
Suite de tous ces problèmes avec la STIB : j'ai décidé de porter plainte chez eux, mais je n'ai eu aucune suite à mon dernier mail. Je leur ai dit que comme ils ne prennent pas la peine de me contacter, je vais prendre contact avec le ministre de la Mobilité à Bruxelles. Là aussi, ils font l'autruche : pas de réponse. Cela fait une semaine. Alors il ne me reste plus qu'à me rendre sur place lundi à 13h. Je serai au cabinet du Premier ministre et s'il le faut, je dormirai devant pour me faire entendre. Si je fais tout ça, c'est surtout pour les autres personnes à mobilité réduite.
Je vais terminer par cette phrase qui me touche : « Je ne demande pas la pitié, mais bien un service à la STIB. »

PS. Vous pouvez revoir le JT RTBF du 30 janvier 2016 de 13h ou de 19h, je suis dedans et vous allez comprendre le problème quotidien que je vis chaque fois que je me déplace avec la STIB.
PS2. Le personnel de la STIB fait de son mieux, mais la STIB ou le ministre ferait bien de venir passer une journée avec moi. Si, après tout ça, je ne suis pas entendu, j'irai jusqu'à la Communauté européenne.
PS3. Si une personne à mobilité réduite rencontre des problèmes avec la STIB, elle peut me contacter : jacques.petit@mail.be.

Au moment où nous clôturons ce numéro, nous apprenons que monsieur Jacques Petit a rendez-vous avec Pascal Smet, Ministre bruxellois de la Mobilité et des Travaux publics dans le courant du mois de mars.

DROIT DE RÉPONSE À MOI-MÊME

Métaphysique du banc

Pour des raisons restées mystérieuses, le *DoucheFLUX Magazine* n° 5, prévu en mai 2013, n'est jamais sorti. La magnifique interview de Patrice Rousseau par Marguerite Eyben, intitulée « Métaphysique du banc », n'a donc jamais été publiée.

Patrice m'emmène à travers les rues pour finalement aller nous poser face à la Porte de Hal, dans le « parc pour les familles », là où les arbres sont peints à la chaux jusqu'à mi-hauteur. Le printemps a explosé, les bancs sont tous occupés, sauf un. Place à l'interview…

Marguerite : Et nous voilà sur le banc, Patrice. Peux-tu préciser ce que tu entends par « la liberté, c'est le banc » ?

Patrice : Quand tu es à la rue, c'est comme un nouveau riche, tu dois montrer que t'es plus que les autres parce que tu es tellement bas que t'essayes d'être encore plus que les autres. Maintenant, j'ai un hébergement, tout provisoire soit-il, et malgré ça, parfois, c'est difficile à comprendre pour les autres… Je venais souvent ici pour redevenir un peu moi-même, pouvoir ressentir, pouvoir rêver, pouvoir m'éloigner de la précarité et de la rue, pouvoir me sortir des endroits où j'étais.

M : Le banc permet d'être un peu plus haut !

P : Il y a d'autres gens ici également qui sont assis sur des bancs et tu ne connais pas leur histoire… tout le monde ici est quasiment pareil. Être sur le banc, c'est être à la même hauteur, c'est essayer de sortir de la rue, parce que la rue c'est très bas, le moral est très bas. Que ce soit le moindre effort que tu essayes de faire, tu n'arrives jamais à satisfaire et à concrétiser ce que tu désires.

M : Tout ce monde autour de nous, ça a un côté un peu monsieur tout-le-monde.

P : Exactement, « on se fond dans la masse », on est pareil aux autres. On ne sait pas faire la différence de qui est quoi, on vous regarde simplement parce que vous êtes là, parce que vous êtes quelqu'un.

M : Ça aiderait à être davantage quelqu'un ?

P : Oui, parce qu'on a peur d'aller vers les autres quand on est à la rue, on a peur de déranger, de mettre les gens mal à l'aise ; tandis que là, c'est léger, il n'y a aucune pression, aucun carcan de cette société qui veut qu'on soit normal, normalisé, formaté.

M : Un peu comme un lieu de retraite ?

P : C'est un lieu de vie pour moi, oui, de vie personnelle. C'est un peu égoïste de dire ça.

M : Ce serait ça, la liberté : le côté léger où on n'est pas pris dans ce qu'on doit faire, ou doit être ?

P : Dans notre société, on doit toujours essayer de convenir à quelque chose ou à quelqu'un ; il faut essayer de satisfaire ou l'autre ou soi-même, tandis que, ici, c'est vraiment neutre : il n'y a rien, pas d'attaches, pas d'affects. Tu ne dois correspondre à rien, juste savourer le plaisir d'être là.

M : Il faudrait mettre beaucoup plus de bancs !

P : C'est indispensable ! C'est indispensable, comme ça les gens peuvent être eux-mêmes, ils peuvent discuter avec les autres. Parce que c'est un moyen de communication également, c'est un moyen de rêver, c'est un moyen d'être.

M : C'est particulier, de pouvoir dire ça, « la liberté, c'est le banc ». Tu parles alors aussi de prendre le temps, c'est ça aussi ?

P : C'est une notion qu'il faut comprendre, on est tellement dans ce poids de la société qui veut que tu paraisses, que tu sois. Ce n'est même pas prendre le temps, ce n'est pas de l'oisiveté. C'est vraiment se couper du temps, se prendre le temps à soi.

M : C'est ça, être en dehors du temps dans lequel on nous demande d'être, c'est être dans une temporalité qui va à contresens.

P : Le banc te permet d'arrêter ce temps, et puis de reprendre le cours en étant rechargé positivement. Tu reprends un peu le cours de la vie, parce que même sur le banc tu peux regarder les gens vivre, bouger, et toi tu vois ce temps passer. Il y a tout qui se passe autour de nous, la société bouge, tout vit.

M : Tu le fais encore aujourd'hui, prendre ce temps du banc ?

P : Je le fais encore, ça me manque.

M : Mais quand même ! Quand tu es à la rue, comment tu fais pour te couper de ce temps ?

P : Quand tu es dans la rue, tu as la pression également, tu dois te trouver à manger, un endroit pour dormir.

M : T'as pas le temps, quoi !

P : Ben justement, c'est pour ça que ce banc est important, pour pouvoir empêcher tout ça, toute cette pression de devoir courir le matin pour avoir à manger.

M : Faut déjà ne pas être pris dans l'urgence pour vouloir le banc !

P : J'étais lucide, moi, de ma condition à la rue. C'est une petite désinvolture, peut-être, mais peut-être que pour moi, c'était tout relâcher. En plus, à cette époque-là, j'avais beaucoup de problèmes, donc c'était encore pire, et m'asseoir ici ça faisait du bien ! Ça me permettait de ne plus penser, de me dire « je suis un autre homme ici ! » Je pouvais m'allonger ici, ça me permettait de souffler un peu comme dans une bulle, et c'est important aussi. Quand tu es dans la rue, t'es pas dans une bulle, parce que tu es trop demandeur, parce que tu as besoin de tout, parce que tu n'as rien. Et donc tu ne sais plus te protéger, tu es trop visible, on voit trop ce que tu veux, on sait comment t'utiliser. Tu ne sais pas te protéger d'une bulle, c'est impossible à la rue, ou alors t'es vraiment dans un autre monde et tu deviens un schizo et c'est ce que beaucoup de gens voudraient et pensent que les gens de la rue sont, c'est qu'ils sont dans un autre monde.

M : Une réalité parallèle où tout est rose.

P : Beaucoup d'éléphants roses alors !

M : Retournons tous sur les bancs ! On fait une manifestation ? Ça pourrait être le thème d'une prochaine manifestation !

Près de 3 ans plus tard, Patrice Rousseau, qui est sorti de la rue mais pas encore de ses problèmes, jette un regard poignant sur ce passé et son présent.

La dernière fois que j'ai parlé à Laurent de DoucheFLUX en 2013 (avant mon « retour » dans l'asbl fin 2015), je lui ai dit : « Je vis ». Ce qui voulait dire : je peux changer les choses. Suite au fait que la plus jeune de mes filles m'a dit que je lui faisais peur, j'ai pris contact avec Transit. Quand ils ont accepté de m'héberger, je ne suis plus sorti des locaux afin d'éviter d'être confronté à l'envie de boire. Henry, un des éducateurs, m'a conseillé de faire une cure à Dave Saint-Martin et de faire une postcure ensuite à Thuin. Quand j'ai eu la date de mon entrée à Dave, il a absolument voulu m'y conduire. Il avait peur que j'explose et que je me jette sur la première bouteille d'alcool.

À Dave, j'ai évité aussi de sortir afin d'éviter l'exposition à l'alcool. Ils ont aussi décidé de me conduire à l'Espérance à Thuin afin de m'éviter toute tentation. D'autant que cela ne s'était pas passé de manière géniale avec d'autres résidents.

Arrivé à Thuin, j'ai commencé à tout remettre en question. Jusqu'aux fautes de français dans les textes. Je ne me sentais pas à ma place. Je pouvais sortir après trois semaines, je ne le faisais pas, même quelques heures. Jusqu'au jour où je me suis inscrit en petite sortie. Malgré que j'aie changé d'avis, le chef éducateur m'a obligé à sortir. J'ai marché sans regarder qui ou quoi que ce soit. Je suis monté jusqu'au beffroi. Sur le chemin, il y avait une rangée de bancs. Je me suis assis sur l'un d'eux, celui depuis lequel j'avais une large vue sur la vallée. J'y suis resté une heure environ. J'étais à nouveau quelqu'un, plus un patient, un alcoolique, un résident. J'étais moi. Dès ce jour, je suis « entré » dans un cheminement de reconstruction, de construction.

Malheureusement, j'ai perdu de mon insouciance au cours de ce processus de renaissance. Maintenant, même sur un banc, je ne trouve plus ma place. Mon regard a changé parce que je suis de ceux qui ne peuvent pas, qui ne peuvent plus, qui ne veulent plus. Dire au revoir à l'alcool, c'est aussi accepter d'abandonner une part de soi. Cette part qui apportait une poésie aux choses pour ne pas en souffrir. Maintenant, il faut accepter de souffrir, ne plus fuir les situations émotionnellement difficiles. Ne plus se fuir. C'est souvent me faire violence. Violence pour me taire, violence pour agir, violence pour être patient. Violence pour être sociable. Parce que la sobriété donne une conscience. Celle d'être. Mais pas celui que j'étais, pas celui que je croyais, pas celui que je voudrais être. Je suis le résultat d'un assemblage de traitements. Le Patrice de l'interview que Marguerite a faite à l'époque s'est dissipé dans les derniers effluves d'alcool. Il me manque. Il était « humain ». Maintenant, je suis perdu dans le sérieux que ma condition d'alcoolique abstinent m'oblige à avoir.

Patrice Rousseau

Si l'argent ne fait pas le bonheur, rendez-le !

Jules Renard

Si pauvre qu'il soit, un homme ne vit pas que de pain. Il a droit, comme les riches, à la beauté.

Octave Mirbeau

Les aspirations des pauvres ne sont pas très éloignées des réalisations des riches.

Valéry Larbaud

Je cite souvent cette phrase du prêtre brésilien, Dom Helder Camara : « Quand je fais l'aumône à un pauvre, on dit que je suis un Saint. Quand je demande pourquoi il est pauvre, on me traite de communiste et je ne suis plus le bienvenu. »

Daniel Alliet

Le pauvre est toujours pauvre.

Proverbe français

Le pauvre est toujours coupable de l'existence des riches.

Max Stirner

Les pauvres sont coupables de vous.

Jésus

Heureux vous qui êtes pauvres, car le royaume de Dieu est à

Pierre Desproges

Ernest Cœurderoy

Le mendiant est un pauvre qui, importient d'aventures, a abandonné la pauvreté pour explorer les jungles de la pitié.

Emil Michel Cioran

Jacques Chancel

Le vrai pauvre, le grand déshérité, c'est celui que personne n'écoute.

Il est plus difficile de se défendre de l'amertume dans la pauvreté que de l'orgueil dans l'opulence.

Confucius

Le pauvre a peu, le mendiant n'a rien, le riche a trop et nul n'a assez.

Benjamin Franklin

Il est plus facile au riche de faire le bien qu'au pauvre de s'abstenir du mal.

John Petit-Senn

Dieu a dit : « Je partage en deux, les riches auront de la nourriture, les pauvres de l'appétit. »

Félix Fénéon

Coluche

Le mendiant septuagénaire Vernot, de Clichy, est mort de faim. Sa paillasse recélait 2 000 francs. Mais il ne faut pas généraliser.

L'humiliante résignation du pauvre est plus coupable encore que l'insolente tyrannie du riche.

Nul n'est si pauvre qu'il n'ait aussi un bonheur.

Proverbe islandais

Victor Hugo

La pauvreté est une force. Qui n'est pas capable d'être pauvre n'est pas capable d'être libre.

L'homme pauvre n'est pas celui dont les mains sont vides, mais celui dont l'âme est vide de désirs.

Proverbe africain

La religion rattache au ciel une idée d'égalité qui empêche le riche d'être massacré par le pauvre.

Napoléon Bonaparte

Soit tôt ou tard, soit près ou loin, Le riche du pauvre a besoin.

Proverbe français

Je demandai à un homme pauvre comment il vivait ; il répondit : « Comme un savon, toujours en diminuant. »

Jonathan Swift

Malcolm X

Si vous n'y prêtez garde, les médias vous feront détester les opprimés et aimer ceux qui les oppriment.

Assurément le pauvre n'est pas un seigneur, mais ce n'est pas non plus un chien.

Proverbe danois

Je hais les pauvres! Les ignobles Pauvres! Les infâmes Pauvres! Les sans-le-sou, la puante canaille! Je les hais, et de toute la haine que peut nourrir une âme basse de paria pour les castes supérieures.

La misère sera bien près d'être soulagée le jour où on se décidera à la connaître dans ses souffrances et dans ses hontes.

Emile Zola

Proverbe juif

Le pauvre qui dit du bien de la pauvreté n'est qu'un charlatan.

Presque tous les désirs du pauvre sont punis de prison.

Céline

Philippe Geluck

Lorsqu'un pauvre et un riche perdent tout, le pauvre ne peut que se réjouir car il a moins perdu que le riche.

F. S. Fitzgerald

On devrait pouvoir comprendre que les choses sont sans espoir et cependant être décidé à les changer.

Roger Rudigoz

Proverbes, XIX, 17

Celui qui a pitié du pauvre prête à l'Eternel.

Lydie Salvayre

Une mauvaise pauvre est une pauvre qui ouvre sa gueule.

Anonyme

Les sans-abris, ils font chier. Qu'ils rentrent chez eux !

Serge Gainsbourg

– Quel est pour vous le comble de la misère ? – Manquer de poplet cul.

C'est un vrai plaisir, quand on y pense bien, une véritable bénédiction que d'être pauvre. C'est une garantie contre la rhétorique. On sait au moins le prix des mots.

Sophie Swetchine

Quand un riche tombe par terre, on dit que c'est un accident; quand c'est un pauvre, on dit qu'il est ivrogne.

Proverbe turc

Les pauvres, c'est comme les prouts : on supporte toujours mieux les siens que ceux des autres.

Anonyme

On n'est riche que de ce que l'on donne, et pauvre seulement de ce qu'on refuse.

Alessandro Baricco

Les souvenirs, c'est tout ce qu'il te reste quelquefois, pour souver ta peau, quand t'as plus rien. C'est un truc de pauvre, mais ça marche toujours.

La majestueuse égalité des lois, qui interdit au riche sous les ponts, pauvre de coucher dans les rues et de voler de mendier dans les rues et de voler du pain.

Anatole France

Contre l'abomination d'être pauvre, il faut, avouons-le, c'est un devoir, tout essayer, se soûler avec n'importe quoi, du vin, du pas cher, de la masturbation, du cinéma.

Céline

Je trouve qu'il n'y a pas de ridicule à mourir dans la rue quand on ne le fait pas exprès.

Stendhal

Jean-Marc Mahy

La plus grande violence d'une prison, c'est la violence du temps perdu.

Ce que l'espoir est pour le pauvre, l'héritage l'est pour le riche.

Elias Canetti

Inès Cagnati

Quand on est né pauvre, ça vous marque le visage et les yeux comme certaines maladies. Tout le monde peut le voir, tout le monde vous regarde sans peur, en plein dans le visage.

Pierre Dac

Donner avec ostentation, ce n'est pas très joli, mais ne rien donner avec discrétion, ça ne vaut guère mieux.

Le crime le plus horrible envers les pauvres est de s'être arrogé le droit de leur distribuer la justice et l'assistance, de leur faire la charité.

John Steinbeck

Georges Darien

Le socialisme n'a jamais pris racine en Amérique parce que les pauvres ne se voient pas en tant que millionnaires temporairement embarrassés, mais en tant que millionnaires temporairement exploité.

L'argent ne fait pas le bonheur des pauvres. Ce qui est la moindre des choses.

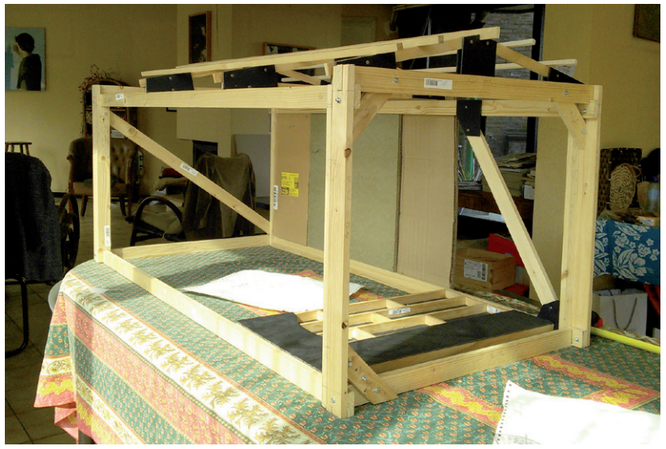
Coluche

Orhan Pamuk

La plus grosse tromperie vieille de milliers d'années réside en ceci : on a confondu être pauvre et être idiot.

Maisons Modulaires

Maisons modulaires en bois pour chignole et vélo



Ivan Markoff est au cœur du projet «Make it». Il a une barbe blanche, un esprit rêveur et pratique pour changer le monde. Il se présente, seulement s'il faut, comme «citoyen lambda, 35 ans de chômage, rêveur». Je viens à lui, attiré par la possibilité que son projet soit utile ou une inspiration pour le thème ou le public du *DoucheFLUX Magazine*. On parle de comment installer les douches dans sa maison, mais la chignole sur la table et le vélo à l'entrée de La Poissonnerie, où il habite, font un résumé technique.

Bois de récup pour les poutres, scie à main ou à vélo, chignole, vis d'assemblage, carton de récup pour les murs, feuilles métalliques de récup pour la toiture. Je peux contempler une maquette sur une table, seulement la structure des poutres. C'est une maison nue, déshabillée. Sans murs, sans fenêtres, sans portes, sans habitants. Il explique: c'est un projet ouvert à l'impro, les collaborateurs et les matériaux de récup pouvant être très divers et inattendus. Il s'est engagé sur une date pour présenter concrètement sur le terrain, mais il préfère suivre les rythmes de la nature: l'hiver est pour dormir, l'été pour travailler. Avancer sans stress, pour accoucher d'une société sans stress, à l'échelle humaine. Dernièrement, il a beaucoup travaillé sur le projet. Il me montre des photos sur un ordinateur de poche... oui, une technologie avec électricité et un peu plus sophistiquée que la scie. Ça veut dire quelque chose? En effet, on ne renonce pas aux dernières technologies, mais on les utilise d'une autre façon. Ah.

Pas seulement une maquette sur une table. À La Poissonnerie, il a développé un prototype grandeur réelle: la taille d'un conteneur maritime. Poutres et structure des murs et toiture. Pas de murs ou de toiture habillée. Maintenant, il fait le démontage et il transporte tout à la Friche de Josaphat, sans sortir de Schaerbeek, mais en un long voyage à vélo charrette. Je l'accompagne à vélo, et je pédale, très excité, à la charrette sur le dernier petit morceau du parcours.

La Friche de Josaphat (terrain vague, pas cultivé) est une ancienne gare de triage. C'est quoi? C'est là que les trains sont organisés pour le transport de marchandises. Maintenant, la SAF (une société immobilière) va construire vers 2019 quelque 1800 logements, dont 20% seront sociaux. En attendant le début de la construction, un petit morceau du terrain est occupé par une troupe de cirque et quelques associations locales ont proposé à la SAF des projets d'occupation provisoire. Les logements provisoires pour les sans-abri ou autres sont hors conditions d'occupation temporaire fixée par la SAF à la Friche. Dewey.be est une association qui a la permission de développer un potager en bacs (d'un côté, portable, d'un autre côté, la terre est polluée là-bas). On trouve plus de 30 bacs cultivés. En plus, on construit une maison modulaire pour accueillir les ateliers, les activités, pour essayer les maisons d'énergie positive, faites de matériaux de récup, avec outils sans électricité, démontables et transportables à vélo. Quelles activités?

Par exemple: un *hacker land* «permanent»!, ou accueillir un OpenSource Days. En général, pour développer des projets techniquement innovateurs pour une société alternative. Pareil à POC21. En plus, des initiatives citoyennes, une discussion ouverte. Gens intéressés par la simplicité volontaire, la décroissance, la démocratie participative. Commands Josapaht, Potager Latinis sont d'autres associations qui agissent sur la Friche.

Ivan Markoff cherche d'autres endroits pour développer son projet «Make it» pour communautés de personnes engagées dans l'émancipation sociale. Personnes précarisées également, mais pas spécialement: au moins 80% des membres doivent être capables techniquement et disponibles pour aider les autres. Attention: la précarité matérielle comme psychologique. «Chaque personne reçoit une maison, à condition d'aider pour en construire deux autres. Chaque personne aide les autres, comme ça, on trouve sa propre valeur et sa dignité.»

À la Friche, je connais Mathieu et d'autres. Mathieu (dewey.be) est le partenaire d'Ivan Markoff vis-à-vis de la Friche de Josaphat, il s'occupe du potager en bacs. Il me parle, plein de sympathie et d'enthousiasme. Il rédige un magazine (ezelstad.be), initiative sœur de Whatfor.be à Watermael-Boitsfort. Dans le numéro 7, on peut trouver les ressources pour les précaires à Schaerbeek, c'est clairement du côté des plus favorisés, les infos sont pratiques et dignes de se faire connaître («Bruxelles: mode d'emploi» est l'initiative au niveau bruxellois). Aussi, Ezelstad a besoin de collaborateurs! Hahahaha. Pas seulement *Douche FLUX Magazine*!

David Trembla

Projet Make it ou «économie boule de neige»

L'idée est de construire quelques modules d'habitations, d'espaces de rencontres et d'ateliers partagés, aux normes «basse énergie», à base de matériaux de récupération et donc au coût le plus faible possible. Le tout pourvu de systèmes expérimentaux de récupération d'eau de pluie, de production d'énergie alternative et de potager collectif. Ces habitations et espaces collectifs seront mis gratuitement à disposition de citoyens engagés qui, étant ainsi dégagés en grande partie du besoin de gagner un salaire, retrouveront une grande liberté qui leur permettra, en contrepartie, de construire d'autres modules et systèmes productifs pour libérer d'autres citoyens qui, à leur tour, en aideront encore d'autres et ainsi de suite...

Ce processus ne sera que le départ d'une réflexion sur la citoyenneté, la ville, l'espace public, l'émancipation, l'autogestion, la réappropriation citoyenne des moyens de production, l'économie du partage, du don, de la contribution ou encore de l'économie P2P, s'axant sur l'essentiel et dans un esprit de simplicité volontaire. Mais surtout, au-delà de cette réflexion, le projet rejoindra ces milliers d'initiatives novatrices qui émergent partout dans le monde, pour commencer ou poursuivre la construction bien réelle de cette nouvelle société joyeuse et festive d'où disparaîtront les frontières entre loisir, formation et production.

Yvan Markoff

Jeu de société de la vie dans la rue

Le projet est né de l'idée d'un précaire, Didier Lecroart (cfr *DoucheFLUX Magazine* n° 10), qui a constaté que les gens qui ne vivent pas dans la rue ne se rendent pas compte de ce que c'est vraiment. L'objectif est donc de sensibiliser le grand public à cette réalité, mais aussi que les précaires partagent leurs expériences. Ce sont eux qui vont construire le jeu grâce à leurs histoires, positives ou négatives, leurs astuces et leur connaissance de ce quotidien. À l'arrivée, le jeu doit être le plus réaliste possible et permettre une évolution d'un personnage confronté à des cartes-événements.

L'équipe qui gère le projet, débuté en décembre, recherche des bénévoles pour partir à la rencontre des précaires dans les institutions afin de les encourager à participer. Dans un second temps, des réunions se tiendront chaque jeudi à 10h30 dans les locaux de DoucheFLUX (sandwich et café offert pour tous). Les bénévoles recueilleront alors les histoires des précaires qui serviront de matière première au futur jeu de société. Toutes les personnes qui ont une expérience, passée ou présente, de la vie à la rue sont les bienvenues pour participer au projet.

benjamin.brooke@doucheflux.be | www.doucheflux.be

La descente aux enfers Première partie

Jacques a 30 ans, il est chauffeur international. Il fait une crise cardiaque et trois ans plus tard, une seconde crise. Il perd son travail, son appart et c'est le début de la descente aux enfers.

Je vivais tranquillement quand soudain ma santé a pris le dessus, un épuisement total. Deux mois de congé forcé, et jeune et bête comme j'étais à l'époque, après deux semaines je reprends la route. Mon métier, c'est chauffeur international.

À 30 ans, première crise cardiaque (hé merde, en France, GGGRRR). La deuxième crise arrive à 33 ans et la santé prend beaucoup de place et coûte très cher. Toutes mes économies y passent. Et voilà, plus d'argent, des dettes à payer et je tombe sur la mutuelle.

À cette époque, je vis à Liège. Je fais la connaissance d'une fille et on se met en ménage. J'essaye de rembourser mes dettes mais ça ne va plus, je n'ai plus assez d'argent pour payer...

Et voilà le bal des huissiers qui commence. Ils n'en ont rien à foutre de vos problèmes de santé. Pour moi, ces personnes ne sont pas humaines. On n'a pas tous les mêmes valeurs.

Le 25 juillet 2005 à 5h45, tout bascule. Je ne sais toujours pas aujourd'hui ce qui s'est vraiment passé. Après plusieurs jours dans le coma, je me réveille aux soins intensifs de l'hôpital. Je ne comprends pas. «Il vous faut du temps», disent les médecins.

Après un certain temps, je demande à voir le médecin pour qu'il m'explique ce que j'ai. Il me dit «restez calme», je lui réponds ok. Il me dit que l'on m'a trouvé dans mon appartement avec une balle dans la tête! Je ne comprends pas ce qu'il me dit et lui demande de répéter: il me dit: «Vous m'avez demandé d'être franc. On vous a trouvé dans votre appartement avec une balle dans la tête. On a tenté de la retirer me cela n'a pas marché. Au bout de 6h30 d'opération, on a dû stopper. On a touché une veine qui a provoqué un hématome qui était entre le crâne et le cerveau (hé oui, j'ai un cerveau!) et on a mis un drain avec beaucoup d'espoirs que vous reveniez à vous» (waah... Je remercie ma maman pour cette pour cette prière.

Après plusieurs semaines passées à l'hôpital, je peux rentrer.

Ça ne fonctionne plus très bien avec ma compagne et en septembre 2006, je me prends un appartement seul.

Quand j'étais dans le coma, ma maman a été voir au CPAS de Wemmel pour trouver une solution à mes dettes. On lui a dit qu'une médiation juridique pourrait me convenir. Elle accepte, mais pour ouvrir un dossier, elle doit verser la somme de 100 euros. Je vis avec cette médiation qui me donne 900 euros pour vivre. Je paye 600 euros de loyer plus les charges. Il me reste 300 euros pour payer les courses, les médicaments et je me retrouve avec les médecins, ce n'est pas facile de se soigner dans ces conditions. Cela n'est pas évident tous les jours. Je dois même faire un choix entre les factures d'hôpital et payer mon loyer.

Je sais une chose maintenant: j'étais tout simplement perdu et si seul... Je perds mon appartement, j'ai pris un avocat pro deo, mais sur le jugement il y a marqué «exécutoire». Je ne sais pas ce que cela veut dire, à ce moment-là.

Quoi qu'il arrive, que vous soyez dans un état de santé grave, la justice n'en a rien à foutre. Je téléphone à l'avocate, je lui ai donné, quelques jours avant l'expulsion, 200 euros pour bloquer la procédure. Elle me dit: «Pas de problème, monsieur Petit, vous pouvez passer votre examen à l'hôpital en toute tranquillité.» Je lui dis que le panneau de déménagement est toujours devant ma porte. Elle me répond que tout est en ordre. Je téléphone au CPAS et là, on me dit la même chose, donc je pars tranquille à l'hôpital.

Je passe mon examen, je dois me faire accompagner. Quand je sors de chez le médecin, je vois la tête de mon ami changer.

Il me dit: «Ça va?» d'une drôle de façon, et je lui réponds «ça va», l'examen est plus ou moins bon. Il me dit que ce n'est pas ça et me demande de m'asseoir. Je m'attends à une mauvaise nouvelle et là, il me dit: «Je suis désolé, ton voisin m'a téléphoné, et il dit que tes meubles sont sur le trottoir.» À ce moment-là, le ciel vient de me tomber sur la tête, dur dur.

Le médecin me regarde et me dit: «Ça va? Il faut vous reposer quand vous arrivez chez vous!», je lui réponds que je n'ai plus de chez moi et je pars.

Mon ami me ramène chez moi et cinq déménageurs sont là. La police et l'huissier sont là aussi et je leur explique que j'ai téléphoné à l'avocate et au CPAS, que tout est ok et que donc, pour moi, c'est une erreur administrative. Eh non! Le policier qui connaît ma situation ne peut rien faire à part me dire qu'il est désolé et me demande de me calmer. Bien sûr, LOL! L'huissier m'explique que c'est un jugement «exécutoire» à la date portée sur le jugement.

Je suis DEHORS, dans la rue. Je téléphone à l'avocate et elle me dit: «Je suis totalement désolée.» Je lui réponds que je n'en ai rien à foutre de son «désolé», son incompétence m'a mis à la rue.

Je me rends au CPAS de Wemmel. Même chose... on est «désolé». Vous tombez des nues, vous ne comprenez plus rien et plus personne. J'ai à l'époque une voiture pas trop en règle, mais bon, un abri. Je me gare devant le CPAS et je passe la nuit-là. Le matin, je me lève tout tremblant. La nuit a été froide. Je suis épileptique et cardiaque. J'avale mes médocs (ça, l'huissier a bien voulu que je les prenne). Je rentre dans le CPAS et je demande mon assistante sociale. Au bout d'une heure, elle me reçoit et me dit qu'il ne faut pas que je m'inquiète et qu'elle a peut-être trouvé une solution pour aller dans un home. À 17 jours de mes 40 ans, je vais me retrouver dans un HOME! Je me rends sur place. Le home Baudouin se situe à côté de la plus belle place du monde, la Grand-Place de Bruxelles. J'arrive à 11 heures sur place, je gare ma voiture. Devant le home se trouve une personne d'un certain âge à qui je demande si c'est bien le home Baudouin. Il me répond que oui et qu'il y habite depuis 11 ans!!! Je rentre, je vais me présenter. On me reçoit gentiment et on m'explique dans les grandes lignes le fonctionnement de la maison.

Arrivé à 11h30, on me fait visiter le bas et après le repas, on visitera le reste et ma chambre.

Je me souviens encore du repas: steak, frites, salade, un coca et un café. Le repas fini, un éducateur se présente pour continuer la visite des lieux. On monte au 3e étage et il me montre les douches. Il faut se laver entre 7h et 8h et il n'y a que trois douches pour 23 personnes par étage, génial!!! Et à 8h, le déjeuner est fini! Ou vous allez déjeuner, ou vous allez vous laver... Il me montre ce qu'il appelle «une chambre». Moi, j'appelle ça un box à cheval: un lit, une armoire, trois cloisons et un rideau. C'est ça, une chambre? Et en plus, on est 23 par étage. On est mis dans une boîte à sardines.

Je suis resté dans ce home une trentaine de mois, je ne sais plus exactement. Je me suis encouru. À 720 euros par mois, pension complète, quand vous n'en avez que 920, c'est dur dur. Le monsieur qui dormait à côté de moi avait 65 ans et je faisais son lit, car il ne savait même pas le faire. Il y avait quelques personnes qui n'avaient pas leur place là. Je ne suis pas bien, je ne peux pas aider tout le monde, malheureusement.

Je vis d'abord dans ma voiture et à l'hôtel. À 30 euros la chambre sans déjeuner. Du côté de la gare du Midi. Me voilà parti pour faire les démarches pour retrouver un appartement. Je vais au CPAS de Bruxelles. Ils ont un service logement et j'ai entendu dire qu'il y avait des appartements transit. À l'époque, j'étais naïf et je croyais que j'allais trouver un appartement.

Rapidement, j'ai compris, après plusieurs refus car mes revenus venaient de la mutuelle et car j'étais handicapé à 66 %. Eh oui, ça existe! Je m'inscris à la table du logement. Je m'y rends tous les mardis. On a accès au téléphone, à Internet et à un listing. Quand je téléphone soit c'est pris, soit de nouveaux problèmes surgissent car mon revenu vient de la mutuelle et la réponse traditionnelle est: «Vous ne répondez pas aux critères pour cette location», quelle belle phrase. Entre-temps, je me fais enlever ma voiture et merde, plus d'abri, me voilà dans la rue. Au début, je vais à l'hôtel à 30 euros la nuit, mais à la fin, je dors en rue, la débrouille.

J'entends parler du Samu social. Je téléphone et de temps en temps, quand ça décroche, bonne chance. Après quelques mois dans la rue, ma santé part en couille. Mon épilepsie, grand mal, revient au galop. Je vais de crise en crise, de plus en plus d'aller-retour aux urgences, la rue, urgences. Après un accord avec le médecin urgentiste et le Samu social, je peux avoir un lit et rester en chambre quand je ne vais pas bien. Un jour, tout bascule. Je veux rentrer comme d'habitude à 17h45 car à 18h, j'ai la prise de mes médicaments. Je toque et le portier me dit que je ne peux pas rentrer avant 20h. Pour un épileptique, on doit être réglé comme une horloge, sinon on risque la crise TRÈS TRÈS DANGEREUSE! Au Samu social, il faut remettre votre traitement. J'explique mon cas au portier et voici sa réponse: «Pas mon problème!»

Oh, je lui dis que je vais appeler la police et attendre sur place. Je me révolte et une personne que je connais est à l'intérieur et va prévenir un assistant social. Au bout d'une heure, je peux rentrer et quelques jours après que j'aie fait scandale, on me dit que je dois trouver un nouvel endroit pour dormir. Me voilà de nouveau dans la rue. Je connais les personnes qui dorment à la porte d'Anderlecht, je leur apporte à manger de temps en temps et ils me font une place près d'eux. Drogue, alcool et médicaments font partie du quotidien.

Je comprends les SDF qui tombent dans cet engrenage.

PS: Si je raconte cette histoire, c'est pour expliquer le long parcours d'un SDF. Vous lirez la suite dans le prochain numéro de *DoucheFLUX Magazine* et vous comprendrez pourquoi et comment j'ai réussi à sortir de ce cauchemar.

Jacques Petit

question de droits

Détournement provisoire et néanmoins éhonté du logo du Comité pour l'annulation de la dette du tiers-monde qui a eu l'élégance solidaire et l'intelligence politique de ne pas le prendre en trop mauvaise part

CADQM

Comité pour l'annulation de la dette du quart-monde

Le 12 janvier dernier, à l'heure du repas, eut lieu un Think Tank historique dans l'histoire de DoucheFLUX. Avec l'ambition de discuter de la pertinence de la constitution d'un comité dont l'axe de travail concernerait la dette des plus précaires et les implications –diverses et multiples– de ces situations de surendettement, toujours plus nombreuses et courantes, l'événement avait pour ambition d'ouvrir des perspectives actives de questionnement et de travail actif sur la thématique au travers d'un comité autonome.

Événement historique puisque, avec le concours de S. Kwaschin, J. Cravatte, C. Mahy, B. Sassi, P. Rousseau, S. Moreau, A. Defossez et N. Marion, les échanges furent fructueux, passionnants et stimulants. Bien plus, ils se sont conclus sur les perspectives de lancement du CADQM et sur l'assurance de son intérêt, de sa nécessité et son urgence. DoucheFLUX accueille donc, dans le sillon de ses actions, celle d'un nouveau groupe de travail, bien loin de laisser le problème de la dette aux banquiers, aux investisseurs et aux précaires.

Run for BrunX

Heb je altijd al voor een goed doel willen sporten? Of wil je gewoon de adrenaline van een echte loopwedstrijd voelen? Aarzel niet en schrijf je in voor het team van BrunX, dat op 29 mei 2016 samen met 40 000 mensen door de straten van Brussel loopt. Vijf sociale Brusselse organisaties nodigen iedereen uit om zijn beste loopschoenen uit de kast te halen. Zorg jij ermee voor dat de armoede in Brussel wordt bestreden? BrunX verwelkomt je met open armen!

Verschillende kansarme lopers bereiden zich dit jaar voor om samen de 20 km door Brussel te lopen. Hun doel: samen 20 km lopen, om zo hun verschillen te overstijgen en hun gelijkenissen in de verf te zetten. De financiële, administratieve, sociale of medische situatie van elke deelnemer mag geen drempel zijn om al dan niet deel te nemen aan dit sportevenement.

Nu we jullie warm hebben gemaakt om jullie beste beentjes voor te zetten, is het hoog tijd om BrunX voor te stellen! In de vorige editie van de 20 km van Brussel ging BrunX nog als 'Run for DoucheFLUX' door het leven. Het was de eerste keer dat drie Brusselse sociale organisaties zich verenigden om de 20 km van Brussel uit solidariteit te rennen. De Brusselse vzw DoucheFLUX, die zich inzet voor daklozen, had het lumineuze idee om samen met zowel sportieve als sociale organisaties krachten te bundelen. Samen met het loperscollectief Les Gazelles de Bruxelles, dat de integratie via sport bevordert, en Atlemo, de Molenbeekse atletiekvereniging die jongeren de kans biedt om zich op sportief vlak te ontwikkelen, vond de eerste ren uit solidariteit plaats.

Na het gematigde succes van de eerste editie maar met een hoop ervaring hebben DoucheFLUX, Les Gazelles de Bruxelles en Atlemo besloten om uit te breiden tot BrunX! Buurtwinkel Anneessens en Minor Ndako hebben zich samen met het Belgium Olympic Running Team, dat zich voorbereidt op de Olympische Spelen van Rio 2016, vervoegd bij BrunX. Deze grootmacht aan organisaties heeft één doel voor ogen: met z'n allen sterker worden dan de allesvernietigende en ellendige situatie van armoede.

Voel jij je fit genoeg om deze nobele taak samen uit te voeren? Of wil je mee doneren? Neem dan eens een kijkje op onze site: brunx.be. Daar vind je alle nodige informatie, waaronder wanneer en waar we samen trainen bv. En hoe je je kunt inschrijven en/of mee kunt sponsoren.

Jullie worden hierbij allemaal uitgenodigd op onze eerstvolgende training in Molenbeek, afspraak aan de Foyer op zaterdag 20/2 om 10.30 uur, waar achteraf een brunch en persconferentie voor de geïnteresseerden plaatsvinden. Voor de editie van 2016 zullen de opbrengsten gelijk worden verdeeld tussen DoucheFLUX en Les Gazelles de Bruxelles, waarmee die organisaties dan hun project verder kunnen zetten. DoucheFLUX verbouwt momenteel een gebouw in Anderlecht waar 19 douches, wc's en lockers de kansarmen in Brussel zullen verwelkomen.

Het hart van BrunX klopt volop! Bruisend Brussel beweegt en begeert bewoners van de Brusselse regio om gezamenlijk de handen uit de mouwen te steken. Om een streefdoel te bereiken: samen (loper, sponsor, supporter) armoede in Brussel helpen vernietigen. Allen samen dus: BrunX!

Mario Simonelli

Appel aux bénévoles

DoucheFLUX Magazine n'est pas le magazine des pauvres qui disent «merci». C'est le magazine des «salauds de pauvres!»

Loin d'un ton pleurnichard ou de la rubrique des chiens écrasés, ce magazine est une fenêtre sur une réalité méconnue. L'ignorance teintée de mépris souvent opposée aux «mendiants» bute ici sur la responsabilité de la démarche qui offre à la fois de l'information et des points de vue à discuter. Il est écrit par des précaires (SDF, sans-papiers, très pauvres) et des non-précaires, sur des problématiques touchant de près ou de loin la précarité à Bruxelles et ailleurs.

C'est un formidable outil mis à la disposition des personnes précaires souhaitant s'exprimer en toute liberté et sans censure.

Nos équipes sont prêtes à aider, épauler, traduire ou guider ceux qui ont des choses à dire et ne savent pas comment s'y prendre.

Rejoignez-nous comme BÉNÉVOLE, comme AUTEUR ou comme VENDEUR.

benjamin.brooke@doucheflux.be

http://www.doucheflux.be

Colophon

Ont collaboré à ce numéro: David Trembla, Ivan Markoff, Anonyme de la place Fernand Cocq, Aube Dierckx (coordinatrice), Laurent d'Ursel, Patrice Rousseau, Jacques Petit, Xavier Löwenthal, Nicolas Marion, Marguerite Eyben, S. Loriers; l'équipe «jeu de société», l'équipe «magazine», Mario Simonelli. Crédits photos: Laurent d'Ursel, «jardin Latinis»: Ezelstad, Aube Dierckx. Mise au net: Damien Rocour. Illustration: Yakana | www.yakana.net. Relecture: Catherine Meeùs.

Merci à tous les précaires qui, de près ou de loin, nous ont convaincus de ne pas baisser les bras.

www.doucheflux.be
contact@doucheflux.be

www.doucheflux.be
contact@doucheflux.be

Éditeur responsable/Verantwoordelijke uitgever: Laurent d'Ursel, rue Coenraetsstraat 44, 1060 Bxl